

Jean Greisch, *Ontologie et temporalité. Esquisse d'une interprétation intégrale de* Sein und Zeit, Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), 1994, 522 p.

L'ouvrage de Jean Greisch (doyen de la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris), *Ontologie et temporalité*, se veut, comme l'indique le sous-titre, l'« esquisse d'une interprétation intégrale de *Sein und Zeit* » [*SZ*]. D'emblée, Greisch adopte un style « professoral » (il s'en confesse lui-même et ce choix est d'autant moins étonnant que l'essentiel des analyses que l'on trouve dans l'ouvrage est issu d'un cours qu'il a donné en 1991-1992), ponctué tout autant d'exemples (parfois étonnants — ainsi l'auteur comparera les interprétations et mérites respectifs d'escouades anti-émeute (CRS) nominalistes et « phénoménologistes »), que de nombreux schémas, dont il n'est pas sûr d'ailleurs que la compréhension soit, en l'absence du maître, aussi facile qu'on aurait pu le souhaiter. Les citations, présentées en encadrés, ont été le plus souvent retenues pour leur puissance évocatrice et constituent parfois des rapprochements audacieux avec le texte de Heidegger (on y trouvera même un monologue de Raymond Devos !). Un tel œcuménisme de l'illustration, s'il est

souvent approprié au sein d'un cours, dans la mesure où celui qui le propose est présent afin d'élucider le passage de la notion exposée à l'exemple qui doit la dévoiler, devient un problème ici, lorsque la distance qui sépare le concept de l'exemple est trop grande et que le risque est décuplé de trouver, dans cet exemple, autre chose que ce que l'auteur voulait nous y indiquer.

Le texte de Greisch se divise en trois parties distinctes. C'est la seconde, et de loin la plus longue, qui en est le cœur, constituant en propre le commentaire suivi de l'œuvre-maîtresse de Martin Heidegger. L'auteur y parcourt fidèlement *SZ,* section par section, tantôt en paraphrasant le texte, tantôt en explicitant tel ou tel aspect de l'analyse, le plus souvent à la lumière d'études déjà parues sur tel ou tel problème particulier. Ces dernières appartiennent pour l'essentiel à la postérité française de la phénoménologie : J.-F. Courtine, J. Derrida, D. Franck, E. Lévinas, J.-L. Marion, E. Martineau et, peut-être surtout, P. Ricoeur. Le travail de Greisch est d'un intérêt certain pour quiconque cherche à s'initier à la lecture d'un texte aussi difficile que *SZ.* Non seulement l'auteur y propose-t-il certaines interprétations éclairantes de nombreux passages-clés de l'œuvre, mais il offre également au regard les résultats d'études menées par d'autres penseurs sur ces mêmes passages, rendant possibles à la fois la rencontre du texte original ainsi que celle des commentaires auxquels celui-ci a donné lieu. À ce titre, Greisch présente ici, pour le monde francophone, l'une des meilleures et des plus complètes interprétations de l'œuvre-maîtresse de Heidegger. Pourtant, *Ontologie et temporalité* montre, malgré cela, les limites de ses qualités propres : suivant très fidèlement le texte de *SZ,* il en suit tout autant les détours, les arrêts et les choix d'itinéraires. Ceci a pour conséquence que, hormis quelques considérations liées à l'aspect éthique du projet de l'ontologie fondamentale, ou encore certaines analyses du temps, nous sommes non seulement amenés à poser les problèmes comme l'avait fait Heidegger (ce qui va de soi pour un commentaire), mais aussi à les résoudre comme il le fait, voire à les contourner comme il le fait.

Certes, Greisch propose quelques interprétations spécifiques qui s'éloignent — bien que sur le mode de l'explicitation — de la lettre stricte de *SZ.* Mais c'est alors la perspective même de son commentaire qui en souffre, puisque l'interprétation proposée ne retourne plus directement à l'ouvrage commenté. Nous ne donnerons qu'un exemple, la lecture que fait l'auteur du § 33 de *SZ.* Greisch résume cette section en insistant sur le caractère croissant de l'explicitation, au fur et à mesure que se produit et que se précise l'énoncé, processus qu'il illustre en reprenant les mots de P. Ricoeur (« expliquer plus, c'est comprendre mieux »), et en les complétant par cet aphorisme : « Expliquer encore plus, c'est énoncer » (p. 202). Il souligne, comme le fait Heidegger lui-même, que l'énoncé « décroche » en quelque sorte de son enracinement facticiel, pragmatique, pour devenir une monstration de plus en plus « désintéressée ». En effet, lors de son énonciation, le « comme herméneutique » (*existenzial-hermeneutisches Als*) devient peu à peu un « comme apophantique » (*apophantischens Als*). Greisch affirme que l'analyse de Heidegger ne cherche pas à discréditer l'énoncé, mais plutôt à mettre en garde contre les dangers d'un formalisme « logiciste » qui voudrait faire croire à la présence stricte, dans l'énoncé, du tout que réalise le phénomène de cet énoncé. Voilà un glissement subtil de l'interprétation, qui témoigne peut-être des intérêts de l'auteur pour une possible ontologie ayant son lieu dans le langage et (ou) d'une volonté de celui-ci d'harmoniser Heidegger avec lui-même, adoucissant en quelque sorte la volte-face que l'auteur de *SZ* accomplira peu à peu dans sa propre réflexion sur le langage. Car en 1927, et notamment dans ce § 33, ce que souligne Heidegger n'est pas le fait de l'explicitation continuée grâce à l'énoncé, mais le caractère

trompeur de celui-ci eu égard à celle-là. Alors que Greisch parle de l'énoncé comme d'une « spécialisation » de l'explicitation, Heidegger examine plutôt les « modifications » (*modifikabel*) que celui-ci fait subir au premier « comme », herméneutique. Heidegger insiste sur le fait que l'énoncé *recouvre* ; Greisch rappelle bien davantage l'existence du *caché*, en proposant non seulement une transparence du voile de l'énoncé mais, plus encore, une forme d'accomplissement du « comme herméneutique » dans et par l'énoncé. *SZ* montre que l'aller et retour herméneutique qui peut unir les deux « comme » est en quelque sorte court-circuité par la référence au langage (« La saisie préalable que comporte toujours aussi l'énoncé n'attire d'ordinaire guère l'attention, parce que la langue porte chaque fois déjà en elle un appareil conceptuel tout constitué » ; trad. Vezin de : *Der im Aussagen immer auch mitliegende Vorgriff bleibt meist unauffällig, weil die Sprache je schon eine ausgebildete Begrifflichkeit in sich birgt* (157)). Greisch insiste plutôt sur le fait que bien qu'une « déconstruction » de l'énoncé en direction du sens soit nécessaire, cela ne signifie pas qu'il faille pour autant en discréditer la valeur ontologique. Pourtant, Heidegger écrit bien : « Il [le comme apophantique — l'énoncé] est coupé de ses possibilités d'articuler les rapports de renvoi de la significativité telle qu'elle constitue la mondéité ambiante » (trad. Vezin de : *Es ist bezüglich seiner Möglichkeiten der Artikulation von Verweisungsbezügen von der Bedeutsamkeit, als welche die Umweltlichkeit konstituiert, abgeschnitten* (158)). En d'autres termes, l'énoncé se coupe du sens, du « *s'y* comprendre » qui en est l'origine. Puisque « du manque de mots ne découle aucunement le manque d'explicitation » (trad. Vezin de : *Aus dem Fehlen der Worte darf nicht auf das Fehlen der Auslegung geschlossen werden* (157)), et que le sens a proprement à faire non pas avec l'énoncé mais avec la situation facticielle d'où ce dernier dérive, en aucun cas le dévoilement du phénomène initial qui nous intéresse ici ne pourra être mieux explicité en énonçant ; c'est plutôt le mouvement inverse du refus ou de la déconstruction de l'énoncé qui rapproche la pensée de ce phénomène.

L'exemple qui précède n'a pas pour but de substituer une analyse à une autre, encore moins de dénigrer un travail qui, dans l'ensemble, montre plutôt un très grand souci de rester fidèle au texte de Heidegger. Nous voulions simplement faire remarquer que la forme particulière du cours de Greisch — celle d'un commentaire pas-à-pas — ne doit pas faire écran : s'il s'agit ici d'initier le plus fidèlement possible à la lecture d'un texte important, il reste qu'il s'agit bien d'une interprétation. Il ne saurait, bien sûr, en être autrement, mais le commentaire suivi tend parfois à nous le faire oublier.

De la portion centrale de l'ouvrage se détachent une « Introduction historique » portant le titre « De l'herméneutique de la facticité à l'ontologie fondamentale (1919-1928) » et une dernière partie intitulée « Temps et être. L'invention de la différence ontologique ». Le premier de ces deux textes se veut une introduction historique au « chantier » (métaphore reprise à Ricoeur) de *SZ*. Plus spéculative que le commentaire, cette introduction passe en revue quelques-unes des questions qui occupent déjà l'esprit du jeune Heidegger et qui doivent trouver, dans l'ouvrage de 1927, un aboutissement (à tout le moins une réception). En accord avec nombre d'études actuelles quant à la genèse de *SZ*, Greisch refuse de confiner toute la démarche de Heidegger en 1927 à l'unique thème de la question de l'être. Se basant notamment sur les études de O. Pöggeler, T. Sheehan, K. Lehmann et D. Thomä, l'auteur tentera de « lire » *SZ* en suivant sa genèse philosophique spécifique plutôt que le « mode d'emploi » proposé par Heidegger. On s'étonnera cependant de l'absence presque totale de références aux études de T. Kisiel qui, sur ce thème spécifique, produit régulièrement depuis plusieurs années des articles éclairants. Greisch examine, mais

rapidement, certaines stations cardinales de la pensée de Heidegger avant *SZ* : Rickert, Brentano, Husserl, Dilthey. Son objectif n'est pas tant de fournir sur ces sujets des analyses exhaustives que de faire voir les thèmes dont il faudra suivre l'évolution dans *SZ*. Il convient cependant de noter encore ici les limites de la méthode de l'ouvrage : en suivant fidèlement, dans le commentaire, le *Denkweg* de Heidegger lui-même, Greisch s'obligera finalement à ne traiter les thèmes que selon la guise de *SZ*. S'il ne fait pas de doute que les préoccupations du jeune Heidegger seront thématisées en quelque manière dans son maître-livre, la manière dont il posait ces problèmes quelques années auparavant ne permet peut-être pas toujours de bien apercevoir celle suivant laquelle il prétend les inscrire sous l'emprise de l'unique question de l'être. Dès lors, le travail qui consiste à suivre l'évolution de tel ou tel thème antérieur à *SZ* dans celui-ci continue, malgré la première partie d'*Ontologie et Temporalité*, d'être exigé lors de la lecture du commentaire, puisque ces thèmes n'y font plus alors l'objet d'une attention spécifique.

La dernière partie, plus analytique, se consacre à un examen de quelques-uns des problèmes qui ont attiré l'attention de Heidegger dans la conférence « Phénoménologie et théologie », ainsi que dans les derniers cours de Marbourg. On ne se surprendra guère d'y trouver une longue et perspicace analyse de la conférence pré-citée, au cours de laquelle Heidegger pense les rapports que peuvent entretenir la philosophie et la théologie en tant qu'elles sont (ou peuvent être dites) « sciences ». Greisch y examine également le motif de la « transcendance » telle que l'entend Heidegger, ainsi que les premières esquisses de l'auto-interprétation continuée de *SZ* par son auteur. Mais on retiendra peut-être surtout les deux courts chapitres consacrés à la différence ontologique et à la temporalité comme l'unique manière de comprendre ce que peut être l'*a priori*, qui sont autant de lumineuses présentations de problèmes cardinaux, bien qu'en ce qui concerne notamment ce dernier thème, il convienne de noter encore une fois les limites d'une analyse qui emprunte un chemin déjà tracé. En effet, dans les parages d'un commentaire suivi de *SZ*, l'examen de la réhabilitation partielle de la philosophie transcendantale que proposent les ouvrages heideggériens consacrés à Kant aurait exigé que l'on rende compte de la compatibilité possible entre, nommément ici, l'interprétation que propose Heidegger de l'*a priori* kantien et la primauté des « existentiaux » que révèle l'analytique existentiale.

Yvon Corbeil
Département de philosophie
Université de Montréal